

l'avenir. C'est le propre de toute recherche quantitative, mais les grandes lignes demeurent et l'extraordinaire diminution du nombre de bases inscrites par an pour les empereurs qui se sont succédé des Sévères jusqu'aux alentours de 600 (reprise en diagramme à la fig. 1.7, p. 9) ne risque guère de changer de sitôt... Reste à expliquer ce déclin, progressif certes mais lent, ce à quoi s'applique Ward-Perkins (p. 302-308) dans une conclusion qui a su mesurer l'importance relative des différents facteurs à envisager : disparition des idéaux civiques et diminution du pouvoir des notables dont le rôle, dans chaque ville, avait été si important pour maintenir ce « statue habit » ; montée en puissance du christianisme, induisant un certain impact négatif sur la statuaire assimilée en quelque sorte aux idoles – notamment en ce qui concerne la vénération dont étaient l'objet les images impériales – ; obligation de plus en plus fréquente d'obtenir l'autorisation de l'empereur pour l'érection d'une statue en bronze, puis en marbre ; obligation aussi (loi de 444) pour le dédicataire de payer lui-même les frais de la statue destinée à l'honorer, afin d'éviter de dépenser à cela l'argent public. Le manque de compétence technique, autrefois souligné, n'aurait finalement joué qu'un rôle tout à fait secondaire dans ce déclin ; mais, à moins sculpter qu'auparavant ou à ne plus faire que retailer d'anciennes statues (en adaptant le portrait tout en conservant le corps), les ateliers durent indiscutablement « perdre la main » ; on y sera quand même attentif. – Dans l'impressionnante masse de données de ce livre, les erreurs factuelles sont minimales. On en redressera ici quelques-unes. La tête d'empereur couronnée de laurier de Shahba-*Philippopolis* (fig. 9.6) ne saurait être datée de l'époque tétrarchique (p. 116), voire « later third century » (comme indiqué sur la légende de la photo) ; c'est un portrait tout à fait « canonique » de Philippe l'Arabe (244-249), le fondateur de la colonie ; à la bibliographie citée, on ajoutera K. S. Freyberger, *DaM* 6 [1992], p. 304-309, pl. 65-66). Welschbillig n'est pas un « imperial palace outside Trier » (p. 262), mais une villa. La tête de Séviac (p. 76, fig. 5.6) n'est pas conservée dans l'abbaye de Flaran, Valence-sur-Baïse, mais au musée de Montréal (Gers). On regrettera aussi que C. Witschel n'ait pas connu la publication monographique du groupe de Chiragan (J. Ch. Balty et D. Cazes, *Sculptures antiques de Chiragan (Martres-Tolosane)*, I. *Les portraits romains*, 5. *La Tétrarchie*, Toulouse, 2008) qui fournit toute l'argumentation nécessaire en faveur d'une datation nettement plus haute que celle ici retenue (« later 4th c. », p. 76 n. 17). Ce ne sont, bien sûr, que brouilles dans un ouvrage d'une infinie richesse d'informations, procurant une précieuse mise en perspective historique de tous ces portraits, statues et inscriptions.

Jean Ch. BALTŸ

Gerhard STEIGERWALD, *Die frühchristlichen Mosaiken des Triumphbogen von S. Maria Maggiore in Rom*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2016. 1 vol., 239 p., 51 fig. Prix : 49,95 € ISBN 978-3-7954-3070-2.

Les mosaïques de la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure ont fait, dans le passé déjà, l'objet de nombreux livres ou articles (on rappellera Joseph Wilpert 1916, pour un état des mosaïques antérieur aux restaurations de l'époque de Pie XI (en 1938), et Beat Brenk 1975, synthèse la plus généralement utilisée ici). L'étude de Gerhard Steigerwald se distingue immédiatement toutefois par le choix restrictif que

s'impose l'auteur : il ne traite, en effet, que de la décoration de l'art triomphal, à laquelle il ajoute celle des quatre premières mosaïques du retour sur les longs côtés, qui lui est intimement liée, tant par le style monumental des figures qu'au plan d'un programme commun. C'est ce programme très construit que G. Steigerwald s'attache à décrypter par une analyse minutieuse de la composition d'ensemble et d'un commentaire éclairé des détails révélateurs de chaque scène. Le premier chapitre introduit les éléments fondateurs du raisonnement : sont successivement évoqués l'épigramme de Sixte III (432-440) – placée au bas de l'*hetoimasia* – qui commémore l'investiture de ce pape le 31 juillet 432, le texte (conservé par les sources médiévales) du *titulus* de l'église, qui se trouvait sur la mosaïque de l'entrée – texte qui mentionne la dédicace à Marie vierge (et non à Marie mère de dieu ; car c'est la virginité de Marie qui atteste la nature divine de l'enfant), les martyrs connus à Rome (Sixte II et Laurent) qui sont les témoins de Jésus évoqués dans le *titulus*, et enfin le rôle conflictuel du patriarche de Constantinople Nestorius qui nie l'incarnation du *Logos*, une négation qui entraîne les synodes de Rome et d'Alexandrie en 430 et le concile d'Éphèse en 431, tous trois condamnant Nestorius. Le problème est ainsi posé d'emblée : contrairement à ce que prétendent certains, ce n'est pas – aux yeux de G. Steigerwald – la maternité divine de Marie qui avait été au centre des discussions d'Éphèse, mais la divinité de Jésus. C'est là, selon lui, le thème illustré, de manière évidente ou sous-jacente, dans la plupart des dix tableaux de l'arc triomphal dont l'examen constitue le deuxième chapitre du livre. L'étude des quatre mosaïques en style monumental de la nef est réservée à un troisième chapitre. Chacune des scènes de ce décor est étudiée suivant un même schéma où sont présentés, dans le même ordre, les remarques sur l'état de conservation de la mosaïque, la description, la source littéraire (le plus souvent biblique) rappelant le sujet, un commentaire de la mosaïque par rapport à cette source et un résumé. Il ressort de cette analyse que, même quand le récit biblique existe, il ne sert pas strictement de base au détail de l'image et, par ailleurs, celle-ci est toujours un *unicum* par rapport à l'iconographie paléochrétienne. C'est que les mosaïques de l'arc triomphal ne sont pas narratives mais ont pour but, à travers des épisodes choisis des enfances du Christ, de démontrer que Nestorius avait tort de ne pas croire à la nature divine de l'être humain Jésus. Telle est la thèse qui sert de fil rouge à toute l'exégèse de G. Steigerwald ; le commentaire qu'il fournit de la scène de l'Annonciation à Marie (doublée d'une Annonciation à Joseph, tout à fait unique) offre un excellent exemple de la méthode qu'il applique : une série de détails minutieusement observés (la colombe, symbole du Saint Esprit, qui vole vers Marie, la robe que porte Marie – la *cyclas*, vêtement typique des vierges fiancées –, les gestes précis des différents anges) démontrent que Marie, désignée comme vierge puisque revêtue de la *cyclas*, devient mère sous les yeux du spectateur, en raison de la présence de la colombe placée au-dessus d'elle ; et sa virginité prouve la divinité de Jésus. Les autres scènes (présentation au Temple, adoration des Mages ; massacre des Innocents, notamment) revêtent toutes la même originalité iconographique, que l'auteur réussit à replacer chaque fois dans le contexte particulier de la thèse qu'il soutient. Mais, parallèlement à cette thèse principale, s'en dégage une autre, celle du passage des fastes impériaux de la Rome antique à la puissance de la Rome chrétienne, désormais définitivement installée. Citons, à cet égard, le commentaire proposé pour l'image de Jésus recevant l'hommage des Rois Mages

en présence de la Sibylle d'Érythrée ou l'interprétation qui suppose une rencontre entre l'empereur Auguste (accompagné de Virgile) et la Sainte Famille ; ou l'analyse du trône vide sur l'image de l'*Hetoimasia*. On pourrait évoquer d'autres exemples encore mais il est évidemment impossible, dans un cadre limité comme celui-ci, de rendre compte de toute l'érudition et de l'originalité audacieuse de cette exégèse. Certes, il peut arriver au lecteur ébloui de se dire : « se non è vero, è ben trovato » ; mais la plupart du temps, les instants de doute critique s'évanouissent, ou du moins s'atténuent, devant les arguments développés à partir des textes. Quant aux scènes traitées en style monumental sur les côtés de la nef, il apparaît clairement qu'elles se rattachent bien à l'ensemble de la thèse exposée sur l'arc triomphal. Le quatrième chapitre, intitulé : « Une vue d'ensemble des mosaïques », aurait pu faire croire qu'il s'agissait d'une étude concernant plus directement les mosaïques, au plan de l'histoire de l'art. Ce n'est cependant pas le cas : si G. Steigerwald est bien conscient que le décor de l'arc triomphal doit encore beaucoup à l'héritage culturel classique, il ne s'appesantit guère sur cette question de la tradition artistique dans laquelle pourraient s'inscrire les mosaïques. Selon lui, le programme décrypté était si important aux yeux des concepteurs que pour le traduire en images un nouveau langage avait été créé (le style monumental, p. 210-211), affirmation toutefois indémontrable vu le peu de témoignages conservés de l'art de l'époque ; on touche ici au point le plus faible de la démonstration. Au total cependant, beaucoup des hypothèses développées entraînent l'adhésion, quand il s'agit d'analyse iconographique sur base théologique. L'enthousiasme de l'auteur est communicatif et convaincant, grâce à sa très grande connaissance des textes et à sa profonde compétence en matière de vêtements antiques ; en dépit d'assez nombreuses répétitions relatives au but poursuivi, l'intérêt ne faiblit donc pas, stimulé de surcroît par une illustration excellente. Voilà un ouvrage qui devrait susciter la réflexion et la discussion.

Janine BALTŸ

Renate Johanna PILLINGER (Ed.), *Neue Forschungen zum frühen Christentum in den Balkanlandern*. Vienne, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2015. 1 vol. 20,5 x 29,5 cm, 157 p., nombr. plans, ill. n.b. & coul. (ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, DENKSCHRIFTEN 484. ARCHAOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 26). Prix : 71 à (relié). ISBN 978-3-7001-7817-0.

Cet ouvrage est issu d'un symposium interdisciplinaire organise le 15 octobre 2012 par l'Institut des civilisations de l'Antiquité de l'Académie autrichienne des Sciences. La parole a été donnée en majeure partie à de jeunes chercheurs impliques dans des projets sur les débuts du christianisme dans les pays balkaniques (Slovénie, Croatie, Serbie, FYROM, Albanie, Bulgarie et Roumanie) ainsi qu'en Hongrie. L'un des objectifs de cette rencontre, qui était de mettre en évidence l'importance des découvertes archéologiques effectuées dans cette zone géographique pour mieux comprendre l'histoire de la construction de l'Europe, a bel et bien ete atteint. L'ouvrage comprend douze contributions richement illustrées (nombreuses photos, plans et coupes en couleur), la plupart sont écrites en allemand (8 sur 12). Sept articles offrent